

Lavsenè

A l'instant crucial, mon doigt se crispe. La chose est pourtant facile. Un simple dé clic et la capture est faite. Alors pourquoi suis-je incapable de figer cette seconde, cette scène qui ne me concerne pas. Je ne leur dois rien, il ne m'ont jamais vu, ignorent jusqu'à mon visage. Et je suis là, à quelques mètres d'eux, avec le pouvoir de condamner leurs sentiments. Il y a seulement trois jours, j'étais à des années d'une telle situation.

*

Depuis quelques mois déjà, mes moyennes déclinaient, mais cette fois Madame de Lavsène me frappait lourdement. Je pensais avoir réussi, mais ce médiocre résultat en littérature médiévale condamnait mes derniers espoirs. J'avais pourtant tout imaginé. Après avoir assuré un passage en cinquième année de Lettres modernes, j'aurais pu verser mes loyers en retard pour cette sordide chambre de bonne. Fini de troquer courses et services pour ma logeuse contre un délai de fin de mois. Fini ce pauvre travail si mal payé, m'empêchant de lire autant que je le désire. Mais voilà. Cette simple mention à l'encre rouge m'assommait et me rejetait dans les limbes de mes pires cauchemars. A la fin de ce cours fatal, toujours hagard, je m'interrogeais sur la suite à donner à mes études lorsque Madame de Lavsène m'interpella. J'ai d'abord pensé qu'elle voulait me sermonner, mais elle m'interrogea sur mes dernières lectures. Cela arrivait parfois dans les couloirs de la fac, à la bibliothèque, au hasard des rencontres. Une fois seuls dans l'amphithéâtre, elle me murmura en posant sur moi ce regard ne tolérant aucun refus :

- « Monsieur Alambe, je souhaiterais que nous discussions, demain à 14 heures, à mon domicile. Je connais votre emploi du temps, ce sera parfait. »

Elle me tendit sa carte de visite. Son adresse personnelle était imprimée dans un joli style britannique.

- « 14 heures... et soyez à l'heure, je vous prie », me glissa-t-elle avant de quitter à son tour cette vaste salle aux bancs vides. Ces talons résonnèrent encore quelques secondes de l'autre côté de la double porte. Je restais sans voix plusieurs minutes, les idées confuses et l'imagination en alerte. Ma torpeur s'acheva avec l'entrée des étudiants du cours suivant. Revenu à la réalité, j'attrapais mon sac et quittais l'université.

Florence de Lavsène, comme l'indiquait sa carte, était l'une de ces dames qui, à l'orée de la cinquantaine, possédait une beauté certaine. Élégamment vêtue et le port altier sans sombrer dans le snobisme, elle était ce que j'appelle une belle femme. Son savoir de l'univers des

Lettres, sa connaissance des choses des muses et sa rigoureuse méthode faisaient d'elle une créature mystérieuse, attirante. Et il y avait autre chose. Il lui suffisait d'ouvrir la bouche pour que l'on succombe. De ses mots calmes, de ses idées précises, se dégageaient des vérités pures. Un puissant magnétisme nous saisissait. Son visage et ses paroles devenaient une source de vie. Le charme agissait toujours.

Les toiles classiques et les livres nombreux, les tapis épais et les meubles anciens donnaient à la pièce une atmosphère calme et tamisée. De retour avec un plateau, Florence de Lavasène s'assit dans le fauteuil me faisant face. Dans ce silence feutré, elle versa délicatement le café dans une tasse qu'elle me présenta, puis s'installa avec la sienne, croisant ses jambes. Le parfum du café se répandit délicatement dans la pièce où seule la course infinie d'une pendule nous rappelait le temps qui passe.

- « Le café est un instant privilégié. A nul autre pareil, n'est-ce pas ? » me dit-elle en me traversant d'un coup d'œil.

- « Tout à fait », répondis-je en levant la chaude tasse à mes lèvres.

Après une gorgée, elle ferma les yeux et savoura le goût du liquide. Était-ce le café ? Une chaleur douceâtre caressait mon corps. Je cherchais la moindre expression sur son visage aux yeux clos. Puis, presque malgré moi, mon regard glissait furtivement le long de son corps, de son chemisier blanc à sa jupe noire, de ses hanches à ses genoux voilés de sombre. Je contenais autant que possible mon imagination fertile, mais déjà de nombreuses images m'assaillaient. Le vieux fantasme du collégien dansait en moi. Je m'aperçus soudain qu'elle me fixait à nouveau et mes joues s'empourprèrent. Son numéro de séduction était au point. Elle me tenait.

- « Mon cher Antoine... » commença t-elle. Mon prénom dans sa bouche résonnait en moi comme une laconique et lointaine alarme.

- « L'année se termine et vos résultats ne sont pas à la hauteur de mes espérances. La cinquième année est un peu loin, me semble-t-il. Je vous avoue que j'attendais bien mieux. »

Lentement, elle prit une seconde gorgée sans me quitter des yeux.

- « Cependant, il reste une possibilité. D'après mes calculs, un 32 sur 40 lors du prochain et dernier devoir suffirait à tout changer. » Son regard sévère s'adoucit soudainement. Elle m'observait, un léger sourire aux lèvres. Sa jambe droite se balançait doucement. Attendait-elle quelque chose ?

Elle reprit sans perdre ce sourire :

- « Vous savez que je vous aime bien, alors ce 32 sur 40, je vous l'offre sur un plateau, Antoine. A vous la cinquième année, la bourse d'étude et la fin de vos soucis. Vous pourrez alors vous livrer entièrement à l'écriture, et juste l'écriture. La vôtre ou celle des autres... »

Un nouveau silence s'installa. Je le brisai d'un timide et incertain : « Merci... vous êtes très aimable. » D'un hochement de tête, elle acquiesça. J'attendais la suite qui ne venait pas. Le pourquoi me faisait peur. Aussi, après quelques instants, je me levai sans vraiment comprendre. Etonnant mélange de fermeté et de douceur, sa voix résonna dans le velours de la pièce.

- « Allons Antoine, asseyez-vous... J'ai une faveur à vous demander. » Nous y étions.

- « Bien entendu, ce 32 sur 40 a un prix. »

- Mes moyens sont très limités et je ne pense pas...

- Il ne s'agit pas d'argent, Antoine, mais d'un service. Juste un service... »

Mon cœur battait la chamade.

- « Que puis-je faire pour vous ? » dis-je finalement, un léger tremblement dans la voix.

- Une photo...

- Pardon ?

- Je ne désire qu'une photo. »

Je crus d'abord qu'elle plaisantait, mais l'humour n'était pas l'une de ces qualités, et ses traits s'étaient soudain figés entre chagrin et remord.

- « Mon époux, que vous pouvez apercevoir dans ce cadre derrière moi, entretient une relation qu'il croit secrète, avec une jeune femme quelconque. Je souhaite simplement que vous me donniez un cliché de mon mari avec cette femme. Rien de plus. »

Je n'entendais plus la fuite des secondes émanant de l'horloge.

M'attendant à un sermon sur mes derniers travaux, je ne m'étais pas préparé à une telle demande. Comment l'aurais-je pu d'ailleurs ? Dans son dos, le petit cadre laissait apparaître l'image d'un homme d'âge mûr, le crâne dégarni et la mâchoire prononcée. Son regard brillait d'une lueur intelligente et perçante.

- « Dans deux jours, ils se verront. Prétextant une conférence sur la « coordination des mouvements du corps humains », mon époux quittera cet appartement en début d'après-midi. Vous aurez donc quelques heures pour prendre ce cliché. Un petit conseil... Soyez présentable, je ne sais où ils passeront la journée. »

Avec une assurance habile, elle me tendit un billet de cinquante francs :

- « Tenez... Pour vos dépenses. »

Dans la confusion où je baignais, je pris ce billet sans vraiment comprendre que je scellais par la même notre engagement. Dans le fond, avais-je le choix ?

Elle reprit :

- « Bien ! Je ne vous raccompagne pas. » Dans un ultime sourire ensorcelant, elle posa sa tasse et retourna à son bureau voisin.

Tout en descendant les escaliers cirés, je revoyais cet étrange échange. Sa dernière attitude me révélait que cette discussion et ce rendez-vous n'avaient jamais eu lieu. Si le moindre souci survenait, ce serait ma parole contre la sienne. Et que vaudraient les réflexions d'un simple étudiant face à celles d'une haute figure du Paris intellectuel ?

Durant l'après-midi et la soirée, je fus comme fiévreux et engourdi. Pétrifié dans mon lit, j'imaginai mille façons de me sortir de cette histoire. Au matin, tout était clair. Mon avenir était en jeu et ma conscience gisait inerte dans les plis de ces draps. Après tout, le monde fonctionnait ainsi. Quelques minutes de fouilles dans une malle cachée sous mon lit et je mettais la main sur le Rolleiflex de mon père. J'en profitais pour aérer une vieille veste marine et ce nœud papillon gris jamais porté. Demain, tout serait réglé et je pourrais reprendre mon étude du Londres des romans policiers. Peut-être même pourrais-je passer quelques jours sur place. Cette idée me réjouissait.

En achetant la pellicule, je pensais à Florence de Lavrière qui connaissait mon goût pour le roman policier. Et voici qu'elle me plongeait dans l'une de ces histoires dont le héros est un détective privé ou un espion au service de sa Majesté. A mi-chemin entre le polar et le roman à l'eau-de-rose, j'étais celui qui triomphe dans l'ombre et délivre la belle.

La nuit dernière, à quelques heures de la filature, ma conscience me réveilla et le doute m'envahit. Ce fut d'abord un songe, une gêne imperceptible. Comme une idée vague, un souvenir oublié. Un étrange murmure se muant en pensée perçait en moi. Et si mes piètres résultats n'étaient pas que de mon fait, mais le fruit d'un calcul froid. Le fruit de sa volonté à elle. Florence de Lavrière me paraissait soudainement capable d'une telle bassesse, capable de me faire glisser peu à peu dans cette impasse, dans cette toile patiemment tissée.

Était-elle une femme trompée et malheureuse, se réfugiant derrière ses livres et son savoir ? Jouait-elle un rôle afin de me duper. Était-ce possible ? J'en avais l'intime conviction.

A l'heure du rendez-vous, je le suivais sur ma vieille pétrolette. Il s'arrêta rapidement, son amie n'habitait pas loin, et reprit sa route. Quelques virages après avoir enjambé la Seine, son automobile s'arrêta près des Serres d'Auteuil. De la piscine voisine s'élevait un joyeux

brouhaha humide des enfants sautant dans l'eau. Tout près l'un de l'autre, l'homme et la jeune femme se dirigeaient lentement vers Boulogne lorsque, devant eux, j'aperçus un étrange édifice entre les pins et les marronniers. Roland-Garros, bien sûr ! Ils ne pouvaient que ce rendre dans ce temple du sport. C'était une bonne chose. Je pourrais facilement me dissimuler dans la foule de plus en plus massive, et les appareils photographiques n'étaient pas rares. L'exercice s'annonçait assez simple, si ce n'était ce goût amer dans ma bouche.

Je ne le perdais pas de vue. Sa haute stature et son feutre gris dominaient les autres silhouettes. Le temps d'acheter un billet, je les retrouvais aux pieds du court central. Tribune C. Ils étaient assis l'un près de l'autre et ne percevaient rien de ma présence. Entre les tenants de la Croix de Saint-André, le couple fautif était parfaitement dans l'axe de mon objectif.

*

Henri de Lavsène est un chirurgien réputé, spécialisé dans la mécanique du corps humain, je crois. Le sportif en action est à ses yeux une véritable expérience ex-vivo. Joignant ainsi l'utile à l'agréable, il poursuit ses observations en charmante compagnie. Son regard abandonne parfois le mouvement de la balle pour celui d'un joueur dont il observe l'anatomie vivante. Il semble alors décomposer chacun des gestes du tennisman. Et lorsque la clameur s'élève, il applaudit et se tourne vers sa jeune amie, reproduisant du bras un mouvement gagnant, expliquant l'échec d'un coup par une épaule trop haute ou une mauvaise position de frappe. Ensemble, ils sourient, heureux d'être là, côte à côte. A cet instant, rien ne compte plus que ce rectangle aux lignes blanches, que cet échange de regards complices. Est-ce vraiment de l'amour ou simplement du désir ? Qui suis-je pour le dire ?

Entre l'image de ce couple idyllique, mais blâmable, et la manipulation dont je suis victime, les questions m'assaillent. Détruire cet homme en aidant sa femme ? Et après ? Que fera-t-elle ? M'offrir un autre bon point pour séduire ou kidnapper la belle ? Me proposer une forte somme pour assassiner le mari infidèle ? Et si je refuse ? Si je renonce et rentre en province ? Un autre étudiant sous le charme le ferait sûrement.

Las de ces interrogations, je me décide. Si quelqu'un doit bénéficier de la bassesse de cette femme, autant que ce soit moi.

Trempés de sueur, les joueurs regagnent leurs sièges pour quelques minutes de repos. Henri de Lavsène et son amie se regardent, échangent quelques mots et sourient. Finalement, leurs visages se rapprochent, leurs lèvres se touchent. Mon doigt se fait plus lourd sur l'appareil. Un simple dé clic ouvre l'obturateur. Le couple s'embrasse. La lumière imprime la pellicule et

capture leurs sentiments. A l'instant même où mon œil abandonne le viseur, le terrible poids qui jusque là m'oppressait s'envole... C'est fait ! Ce baiser devenu éternel satisfera sans doute Florence de Lavsène. Elle triomphe.

Je quitte rapidement le stade. Derrière moi, quelques applaudissements annoncent la reprise du match. Un fugace sentiment de honte m'étreint quelques secondes... mais le monde est ainsi fait. Pourtant, alors que je m'éloigne d'Auteuil, l'idée de posséder ce cliché provoque en moi un agréable frisson de joie, un sentiment de puissance, la sensation de diriger ce triste jeu. Dans mon dos, je sens le boîtier de l'appareil et me dis que, quelque part entre le noir et le blanc, il existe une nuance, une teinte grise. Une troisième voie.

Et si...

Je vais y réfléchir.